

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 35.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 80		Boite 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 29 DECEMBRE 1881.



Marthe n'avait-elle pas tout ce qui constitue, à cet âge, le vrai bonheur ? (Page 322, col. 1.)

## PÉRINE ROSIER.

(Suite.)

Le dîner fut exquis ; la soirée passa rapidement et M. de Strény, quelque peu fatigué d'avoir fait cent vingt lieues en malle-poste, sollicita, vers dix heures, la permission de se retirer.

— Eh bien ! demanda Mme de Kéroual à Périne, lorsqu'elle fut seule avec cette dernière dans sa chambre à coucher, que pensez-vous de mon cousin ?

Un extrême embarras se peignit sur le visage expressif de la jeune femme.

— Mon Dieu ! madame, répondit-elle, je ne me permettrais pas d'exprimer une opinion sur M. le baron.

— Pour quelle raison ?

— Le respect... balbutia Périne.

— Il ne s'agit point ici de respect, mais de franchise, puisque je vous prie de vous expliquer. Comment trouvez-vous M. de Strény ?

— Eh bien ! madame, je le trouve très-beau... je le trouve presque trop beau pour un homme.

— Peut-être avez-vous raison, répliqua Léonie avec une satis-

faction évidente ; mais enfin ce défaut, si c'en est un, est des plus excusables. Etre trop beau, cela se pardonne.

Après un instant de silence, Mme de Kéroual ajouta :

— Et ne vous semble-t-il pas aussi que ce beau visage exprime la bonté ?

— Sans doute, madame la comtesse ; mais...

— Ah ! il y a un *mais*... Voyons un peu... Lequel ?

— Je n'aime pas le regard...

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien ; madame la comtesse m'en demande trop long. Je dis mon impression, mais il me serait impossible d'expliquer pourquoi cette impression existe.

Mme de Kéroual cessa d'interroger.

— A quoi bon prolonger l'entretien, se demanda-t-elle, puisque Périne, incapable d'apprécier à tous les points de vue un homme aussi inattaquable que le baron, se permettait de trouver des taches au soleil.

Deux mois s'écoulèrent avec une rapidité féérique.

La vie passait comme un songe enchanteur.

Léonie se sentait heureuse, complètement heureuse ; le présent était si beau qu'il dépassait ses espérances, et l'avenir lui apparaissait à travers un prisme couleur de rose.

Jamais Gontran ne s'était montré si tendre, si prodigue de ces douces paroles qui, murmurées tout bas à l'oreille d'une femme, font battre son cœur et mettent dans son âme un brûlant délire.

Les projets matrimoniaux du baron et de la comtesse n'étaient plus un mystère pour personne ; les domestiques regardaient Gontran comme leur maître futur, et s'en réjouissaient, car, pensaient-ils, aussitôt après le mariage, le château de Rochetaille allait redevenir comme autrefois un lieu de plaisir où les fêtes succéderaient aux fêtes.

Léonie et M. de Strény ne se quittaient pour ainsi dire pas ; chaque jour, quand le temps était beau, ils sortaient ensemble, soit à cheval, soit en voiture, et faisaient dans les environs de longues excursions.

Marthe avait daigné se laisser séduire par une collection de jouets merveilleux que le baron avait rapportés de Paris tout exprès pour elle. Sans doute elle n'éprouvait point à son endroit une sympathie bien vive, mais elle le voyait maintenant sans déplaisir et sans chagrin.

N'avait-elle pas tout ce qui constitue, à cet âge, le parfait bonheur ? D'abord, Georgette, la compagne de ses jeux ; puis un régiment de Polichinelles articulés et de pantins disloqués comme des clowns ; et enfin Périne, c'est-à-dire l'incarnation de la tendresse et du dévouement dans ce qu'ils ont de plus délicat, de plus complet, de plus maternel.

Mme de Kéroual avait fait dresser dans la chambre de Périne deux petits lits jumeau pour Marthe et Georgette ; elle ne voyait plus sa fille qu'aux heures des repas, et, de temps en temps, le matin, pendant quelques minutes.

Parfois la femme de Jean Rosier embrassait Marthe avec une émotion attendrie en murmurant tout bas :

— Pauvre enfant, pauvre chère enfant, tu ne sais pas que cet homme est en train de te voler le cœur de ta mère !

Somme toute, sauf les inquiétudes de Périne, la paix et le bonheur régnaient, au moins en apparence, au château de

Rochetaille. Tout le monde y semblait heureux. Le baromètre était au beau fixe ; rien n'annonçait que le mauvais temps fût proche, et, de quelque côté que le regard se tournât pour interroger l'horizon, il n'entrevoit nulle part les effrayants symptômes, précurseurs de l'orage.

Et qui sait si ce bonheur apparent n'allait pas se changer en un bonheur réel ? Qui sait si Gontran de Strény, marié à une femme belle de visage et de cœur, devenu maître d'une grande fortune et instruit par les rudes leçons de sa trop longue jeunesse, ne se déciderait point enfin à rompre courageusement avec les mauvais instincts de sa nature et les déplorables habitudes de toute sa vie et si l'influence bénie d'une compagne adorable ne le métamorphoserait pas ?

De tels miracles sont rares, nous le savons bien, mais enfin nous en pourrions citer des exemples.

#### XVI.— Une lettre.

Octobre finissait. L'automne était d'une beauté merveilleuse et d'une douceur exceptionnelle. Le soleil radieux brillait chaque jour dans un ciel presque sans nuage et dorait les vieux arbres du parc.

Un matin, trois quarts d'heure tout au plus avant l'heure du déjeuner, le facteur rural apporta pour Gontran une lettre timbrée de Paris et qui lui fut immédiatement montée dans sa chambre.

Quand la cloche sonna et quand le baron descendit à la salle à manger il était plus pâle que de coutume, et, malgré son empire sur lui-même, il ne pouvait empêcher son visage d'exprimer une préoccupation profonde, une vive inquiétude.

Cette expression inaccoutumée n'échappa point à Mme de Kéroual.

— Mon Dieu, Gontran, s'écria-t-elle, qu'avez-vous ?

— Moi, chère cousine ? absolument rien, répondit-il.

— Bien vrai ?

— N'en doutez pas. Que pourrai-je avoir ? je vous le demande.

— Je ne sais. Peut-être avez-vous reçu ce matin des nouvelles qui vous contrarient.

— En aucune façon, je vous assure.

— Cependant vous êtes pâle et vous semblez soucieux. A vous voir, j'aurais juré que quelque chose vous préoccupait vivement.

— Eh bien ! chère cousine, fit Gontran en appelant sur ses lèvres un sourire un peu forcé, vous vous seriez trompé, voilà tout. Je n'ai ni préoccupation, ni soucis, ni chagrins, et je n'en puis avoir d'aucune sorte, seulement j'ai mal dormi cette nuit, et, de mon insomnie, résulte ce matin un peu de migraine qui sera passée ce soir. J'aurais voulu ne point vous inquiéter pour si peu de chose. Mais il est impossible de rien vous cacher.

— Et ce n'est que de la migraine ? demanda Léonie à demi rassurée.

— Pas autre chose.

— Cela ne peut avoir aucune suite fâcheuse ?

— Aucune.

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Infinitement moins qu'il y a deux heures. Je me sens

encore la tête lourde et je mangerai peu. Mais une ou deux tasses de thé dissiperont ce nuage.

Le baron de Strény mentait à Mme de Kéréal.

Sa préoccupation était réelle; elle avait une cause très- sérieuse, et nous allons connaître cette cause en lisant la lettre arrivée pour Gontran une heure auparavant.

Cette lettre, écrite par son plus intime ami, le confident de toutes ses actions et de presque toutes ses pensées, était ainsi conçue :

“ Paris, le 26 octobre 1847.

“ Cher baron,

“ J’ai reçu votre billet de la semaine dernière, et je vous félicite de l’heureuse tournure que prennent vos affaires au château de Rochetaille.

“ Vous me dites que votre mariage, résolu depuis longtemps en principe, ne tardera plus guère maintenant à s’accomplir, et que vous vous trouverez à la tête d’une magnifique fortune dont votre femme, très-éprise de vous, vous abandonnera, sans contrôle et sans restriction, le maniement et la jouissance.

“ Personne ne sera plus heureux que moi le jour où un double *oui* solennel, prononcé devant l’écharpe de M. le maire, vous aura créé de nouveau une situation digne de vous. Mais, croyez-en les conseils de mon amitié dévouée, cher baron, hâtez ce jour de tout votre pouvoir. Il n’y a d’irrévocables que les faits accomplis. Jusqu’à la dernière minute un obstacle peut surgir à l’improviste entre la coupe et les lèvres, et véritablement, si ce mariage venait à manquer, je vous vois aux prises avec de tels embarras, que malgré l’ingéniosité de votre esprit fertile en ressources, vous auriez toutes les peines du monde à vous en tirer.

“ Car, hélas ! il faut bien que je vous l’avoue, si vos affaires sont en bon chemin là-bas, elles sont ici dans la situation la plus déplorable, et, depuis que vous avez abandonné Paris, vos créanciers, dont votre présence n’entrave plus les noirs projets, se remuent, agissent, et font beaucoup de mauvaise besogne, complètement inutile dans leurs intérêts, mais effroyablement pernicieuse au point de vue des vôtres.

“ D’abord, vos meubles sont saisis; mais ceci n’est qu’un détail de minime importance. Comme vous avez un bail de six ans, et que vous devez sagement quatre termes au propriétaire, il se passera du temps avant que les créanciers puissent exécuter le jugement et procéder au récolement et à la vente. D’ailleurs, avec les soixante mille livres de rentes dont vous aurez bientôt la libre jouissance, que vous importe ce mobilier de célibataire ? C’est une question de tapissier.

“ Voici qui est beaucoup plus grave.

“ Michel Nodler, l’escompteur de la rue Chérubini, a pris jugement contradictoire pour les six mille francs de lettres de change; il a obtenu la contrainte par corps, malgré tous les efforts de votre avoué; son dossier est parfaitement en règle; la signification du commandement a été faite à votre domicile, et, si vous veniez à Paris vous seriez à Clichy avant vingt-quatre heures.

“ Je suis allé moi-même chez Michel Nodler. Je l’ai supplié d’interrompre les poursuites, en lui affirmant que vous étiez sur le point de contracter en province un riche mariage,

et que le surlendemain de la cérémonie nuptiale il serait payé. Le loup-cervier m’a répondu que vingt fois vous vous étiez moqué de lui; qu’il voulait avoir sa revanche, et qu’il l’aurait.

“ — Cependant, a-t-il ajouté, faites-moi connaître le nom de la personne qui doit avoir l’honneur de devenir baronne de Strény, et, après informations prises, s’il m’est démontré que la fortune est réelle, ample et solide, et qu’on ne me prend plus pour dupe, j’accorderai un délai. Sinon... non.

“ Comme bien vous pensez, j’ai refusé. Alors mon drôle s’est mis en colère et il a juré ses grands dieux que, dût-il y dépenser mille écus de son argent, il vous découvrirait au fond de la province, si bien caché que vous croyez être, et vous ferait arrêter, ou qu’il y perdrait son nom.

“ Cette menace m’inquiète. Prenez garde ! Michel Nodler est homme à le faire comme il le dit. Ces gens d’argent connaissent tout l’univers, et si, par un beau matin, les recors de la ville voisine allaient arriver au château de Rochetaille, voyez-vous d’ici quel scandale !

“ Avertissez donc, cher baron ! Avertissez, et mariez-vous vite. C’est là qu’est le salut... là qu’est le port.

“ Autre chose, et je ne sais pas s’il faut s’en inquiéter ou s’en réjouir.

“ Vous m’avez prié de passer, rue de la Victoire, chez Olympe Silas, votre maîtresse, et de lui donner de votre part un billet de mille francs, en lui disant que vous étiez toujours et plus que jamais en Angleterre, et que l’époque de votre retour était incertaine.

“ J’ai cherché vainement à m’acquitter de ma commission. — Olympe Silas est sortie, il y a deux jours, sans dire où elle allait, en laissant à la concierge, comme de coutume, la clef de son appartement, car elle n’est pas riche depuis votre départ, la pauvre fille, et, faute des domestiques qu’elle n’a plus, c’est la portière qui fait son ménage. Depuis ce moment, elle n’a pas reparu.

“ Lui est-il arrivé malheur ? C’est peu probable. Les journaux auraient annoncé, dès le lendemain, qu’une jolie femme, aussi connue qu’Olympe Silas, venait d’être écrasée par un omnibus, ou tuée par la chute d’un tuyau de cheminée.

“ S’est-elle fait enlever par un Russe ou par un Anglais ? Je le souhaiterais de tout mon cœur, car, s’il en était ainsi, vous seriez tout naturellement débarrassé d’une maîtresse superlativement gênante. Mais ne nous berçons pas d’un fol espoir ! Olympe Silas s’est prise pour vous d’une passion si romanesques, si volcanique, si transcendante, si jalouse et, tranchons le mot, si absurde, que la chère enfant, qui passait à bon droit, avant de vous connaître, pour la plus fantaisiste des petites dames, aimerait mieux maintenant se jeter du haut d’un pont dans la Seine que de vous faire la plus légère infidélité.

“ Où diable la vertu va-t-elle se nicher ?

“ Bref, je vous le répète, Olympe a disparu.

“ Quel chemin a-t-elle pris ?

“ Je n’en sais rien et je n’essaye même pas de le deviner.

“ Son départ cache-t-il un danger pour vous ?

“ Je l’ignore.

“ Si elle savait où vous êtes, elle vous courrait après; ceci, pour moi, ne fait pas l’ombre d’un doute. Mais, il y a quinze jours, lorsque je suis allé la voir pour la dernière fois, elle vous

croyait parfaitement bien en Angleterre et ne parlait de rien moins que de passer la Manche pour vous retrouver à Londres. J'ai eu toutes les peines du monde à l'en dissuader, en lui disant que vous étiez sans cesse en route et qu'il lui serait impossible de vous rejoindre.

« Où aurait-elle appris votre véritable adresse ? Je crois être à peu près seul à la connaître, et vous pouvez tenir pour certain que, si une indiscretion a été commise, ce n'est pas par moi.

« Dans tous les cas, cher baron, veillez et soyez sur vos gardes, même contre un péril imaginaire, car, à tout prendre, l'invasion de messieurs les recors au château de Rochetaille, serait encore mille fois préférable à la soudaine arrivée de Mlle Olympe Silas, venant réclamer à Mme la comtesse de Kéroual le baron Gontran de Strény, son amant !

« Brrr ! Je ne suis pas autrement timide, eh bien, la seule pensée de cette situation ultra-dramatique, me fait passer un petit frisson dans les cheveux.

« Miséricorde ! quel écoeurement !

« Par bonheur, c'est impossible.

« Encore une fois, veillez ! (Au risque de vous sembler rabâcheur, je ne me lasserai pas de le répéter.) Hâtez la conclusion de votre mariage, et, le jour où vous aurez besoin que j'arrive pour être l'un de vos témoins, faites-moi signe, et le soir même j'escalade la malle-poste en emportant dans ma valise réglementaire, habit noir, cravate blanche et gants paille.

« Done, cher baron, comptez sur moi, recevez de loin ma plus cordiale poignée de main, et croyez-moi, comme toujours, votre ami bien sincère.

« VICOMTE GEORGES DE G... »

Peut-être cette lettre ne semblera-t-elle pas à nos lecteurs aussi effrayante qu'elle le parut à Gontran ; peut-être se diront-ils qu'il y avait bien des chances pour que ni les recors de Michel Nodler, l'usurier, ni Mlle Olympe Silas, la maîtresse jalouse, ne vissent à bout de découvrir M. de Strény au fond des Vosges, dans un château dont les cartes de géographie les plus détaillées ne font même pas mention.

Eh bien ! c'est justement ce vague, cette incertitude, qui rendaient pour le baron la situation mille fois plus alarmante qu'elle ne l'aurait été sans cela.

Beaucoup de gens ont du courage, et même de l'audace, pour braver en plein soleil un péril attendu. Bien peu (et nous disons parmi les plus braves), peuvent affronter sans pâlir l'embuscade qui se cache au milieu des ténèbres. On aime à savoir d'où viendront les balles. L'Indien qui rampe dans la nuit est plus effrayant que le soldat qui marche au grand jour.

À partir de la réception de la lettre que nous venons de reproduire, Gontran n'allait plus avoir une minute de calme et de sécurité. Le moindre bruit le faisait tressaillir, il lui semblerait sans cesse que la bande des huissiers et des recors envahissait le château, ou qu'Olympe Silas, en toilette effrontée de pécheresse parisienne, se faisait annoncer à la comtesse, et lui parlait ce langage pittoresque et vigoureusement épicé que les petites dames adressent à leurs rivales sous les ombrages de Mabelle ou dans les couloirs de l'Opéra, pendant les nuits de bal masqué.

Gontran songea bien un instant à s'éloigner de Rochetaille

pendant quelques jours, à passer la frontière dont il était extrêmement voisin, et à faire une excursion en pays allemand.

Mais, à quoi bon ?

Il réfléchit bien vite que le scandale, s'il devait avoir lieu, éclaterait parfaitement en son absence, et qu'en lâchant pied il ne ferait que retarder le mariage, qu'il devait au contraire presser de tous son pouvoir, puis-qu'une fois marié il était sauvé.

Bref, le résultat de ses réflexions fut celui-ci :

— Il faut qu'avant quinze jours Léonie soit ma femme.

## XVII.—*Sur la banquette.*

La diligence qui faisait le service de Vesoul à Épinal, à l'époque où se passait les faits que nous racontons, et qui se trouvait en correspondance avec les messageries royales et l'entreprise Laffite et Caillard, était une lourde machine peinte en jaune, et composée d'un coupé, d'un intérieur et d'une banquette.

L'intérieur et le coupé pouvaient contenir neuf personnes. Il y avait en outre deux places de banquette à côté du conducteur.

La veille du jour où nous avons vu Gontran recevoir la lettre de son ami le vicomte de G..., vers les neuf heures du matin, au moment où la voiture des messageries royales venant de Paris s'arrêtait à Vesoul devant le bureau des messageries, pour relayer, un voyageur descendit et donna l'ordre de décharger sa valise et de la porter au bureau de la diligence d'Épinal.

Ce voyageur avait l'apparence d'un jeune homme de seize à dix-sept ans tout au plus. Une forêt de cheveux bruns magnifiques, naturellement bouclés, et qu'il portait longs, encadrait son visage, complètement imberbe et d'une pâleur mate et transparente. Aucun duvet, même le plus léger, n'estompait le contour de sa lèvre supérieure, dont la teinte rouge était si vive qu'on aurait pu la croire rehaussée de carmin.

Le costume de ce voyageur consistait en une jaquette de velours noir qui ne dessinait point la taille et descendait jusqu'au genou sur un pantalon gris perle, très-large, de forme dite : *à la hussarde*, et s'ajustant sur de petites bottines vernies qui recouvraient un pied d'enfant.

Le col de la chemise, rabattu, et serré par une étroite cravate, ou plutôt par un ruban de soie noire, laissait à découvert un cou d'une forme charmante et d'une éclatante blancheur.

Une casquette de velours noir, assez semblable à celles des étudiants allemands, se posait de côté, d'une façon très-étrane. Sa visière basse couvrait presque entièrement le front, et jetait sur les yeux une ombre transparente.

Tel que nous venons de le décrire ce voyageur aurait eu l'air d'un enfant si son charmant visage n'eût offert les indices d'une fermeté et d'une décision tout à fait incompatibles avec la première jeunesse.

La bouche était dédaigneuse, le sourire spirituel et moqueur, le regard presque dur. La voix enfin, quoique d'une douceur extrême et en quelque sorte musicale, prenait des intonations impérieuses.

Ce singulier adolescent tenait de sa main droite, finement gantée en peau de Suède, une mignonne cravache à pommeau de vermill.

Sa main gauche jouait avec un petit lorgnon d'écaille, suspendu à son cou par un fil de soie.

De temps en temps il ajustait ce lorgnon dans l'arcade sourcilière de son œil droit, où il le fixait par une légère contraction des muscles de la joue. Sa physionomie prenait alors une expression de suprême impertinence.

Quand il se trouva sur le trottoir de la grande rue, suivant un commissionnaire qui portait sa valise au bureau de la voirie d'Épinal, tout le monde se retourna pour le voir passer. Les hommes avec curiosité, les femmes avec admiration.

— Drôle de petit jeune homme ! dit près de lui un bourgeois naïf.

— Dans une heure. Vous avez juste le temps de déjeuner. L'hôtel de *La Cigogne* est en face. Quel nom faut-il inscrire sur la feuille ?

— Écrivez LÉON RANDAL, répondit le voyageur sans hésitation.

— Venant d'où ?

— De Paris.

— Profession ?

— Étudiant en droit. Est-ce tout ?

— Tout absolument.

— Bonjours, alors... je vais déjeuner.

Et le jeune homme sortit du bureau.



— Eh ! eh ! murmura Monique Clerget en voyant le jeune voyageur, il s'y connaît, le père Bastien. (Page 327, col. 2)

Le voyageur s'arrêta brusquement, fit siffler sa cravache, et lança un si foudroyant regard au bourgeois stupéfait, que ce dernier, pressant une provocation imminente, tourna sur ses talons, hâta le pas et disparut à l'angle de la rue la plus proche, en pliant les épaules.

On arriva.

— Monsieur, demanda le voyageur au buraliste, avez-vous une place pour Épinal ?

— J'en ai deux, monsieur... sur la banquette, à côté du conducteur.

— J'en prends une. Dans combien de temps part la voirie ?

Une heure après, trois chevaux, attelés au véhicule dont nous avons tracé le croquis, secouaient leurs grelots devant le bureau de la *Vosgienn*e (ainsi s'appelait la diligence de Vesoul à Épinal), et le conducteur, sa feuille à la main, faisait l'appel des voyageurs.

— Présent ! répondit notre personnage quand le nom de Léon Randal fut prononcé, et saisissant la courroie de cuir qui pendait à la hauteur du siège du postillon, il se hissa légèrement sur la banquette, presque sans toucher les marche-pieds.

Le conducteur, espèce de Falstaff à gros ventre et à rouge trogne, escalada tant bien que mal, à son tour, les hauteurs de l'impériale.

—Hue! cria le postillon, et l'attelage partit à un trot rapide, qui devait singulièrement se ralentir aussitôt que la diligence serait sortie de la ville.

Le conducteur exhiba triomphalement une de ces énormes pipes en porcelaine dont le voisinage de l'Alsace rend l'usage extrêmement commun dans une partie de la Franche-Comté, il la bourra de tabac-corporal, et il se disposait à l'allumer, quand, jetant un regard sur son compagnon de banquet, il le trouva si frele, si mignon, si délicat, qu'il fut pris d'une sorte de scrupule inusité, et qu'il lui demanda, en soulevant à demi sa casquette de drap bleu, soutachée d'argent :

—L'odeur de la pipe ne vous incommode pas, mon jeune monsieur ?

—M'incommode ! s'écria Léon Randal, par exemple ! Tel que vous me voyez, je l'adore, j'en use moi-même.

—Ah bah ! Vous fumez ?

—Comme un homme.

—A votre âge !

—Quel âge me donnez-vous donc ?

—Dame ! je ne sais pas au juste... quinze ou seize ans, tout au plus.

—J'en ai dix-neuf.

—Eh bien ! parole d'honneur, vous ne les paraissez pas.

—C'est possible, répondit Léon Randal avec insouciance, en faisant le geste de friser sa moustache absente.

Il tira de sa poche un petit sac de velours vert, brodé de soie et d'or, et un cahier de papier de riz, et, prenant dans le sac une ou deux pièces de tabac ture, il se mit à rouler un *papetto* avec toute l'adresse d'un bachelier de Salamanca ou d'un muletier de Ségovie.

—Un peu de feu, s'il vous plaît, mon brave, dit-il ensuite au conducteur qui lui tendit sa pipe embrasée, et le vit avec une admiration profonde avaler sa fumée et la rendre tantôt par une narine, tantôt par l'autre.

—Peut-être bien que vous êtes voyageur du commerce pour les vins fins et les eaux-de-vie ? demanda le conducteur pour renouer la conversation.

—Non, mon brave.

—C'est cependant une partie bien distinguée, et tous ces messieurs les voyageurs sont aimables et rigoleurs comme pas un ! Quand j'ai la chance d'en avoir un sur ma banquet, je sais d'avance que nous allons rire. Et vous, mon jeune monsieur, peut-on vous demander, sans vous commander, qu'est-ce que vous faites ?

—Je suis étudiant.

—En médecine ?

—Non, en droit.

—C'est-à-dire que vous étudiez pour devenir avocat ou juge ?

—Juste.

—Ah ! certainement, c'est aussi un bel état. Mais j'aimerais mieux voyager pour les vins fins et les cognacs. On a plus d'agrément.

—Cela dépend des goûts.

—Bien entendu. Mais les alcools, à moi, c'est mon faible... Et vous venez de loin, comme ça ?

—De Paris.

—Je m'en doutais. Les Parisiens de Paris, ça se reconnaît tout de suite.

—Merci.

—Il n'y a pas de quoi. Et vous allez jusqu'à Epinal.

—Je n'en sais rien.

Le conducteur fixa sur Léon Randal ses gros yeux étonnés.

—Vous n'en savez rien ! répéta-t-il.

—Non.

—Comment ça ? Il faudra bien que vous descendiez quelque part, pas vrai ?

—Oui, mais je descendrai plus tôt ou plus tard, selon le renseignement que vous allez me donner.

—Tout à vos ordres, mon jeune monsieur.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes conducteur sur cette route ?

—Plus de quinze ans.

—Alors vous devez connaître, dans leurs moindres détails, les pays qui bordent la route ?

—Ah ! je vous en réponds ! Il n'y a pas un hameau, pas un clocher, pas une ferme, dans tout le rayon que ma vue embrasse depuis cette banquet, dont je ne puisse vous dire les noms.

—Puisqu'il en est ainsi, vous connaissez le château de Rochetaille ?

—Parbleu, je le crois bien. La voiture passe devant ; il est au bout d'une avenue superbe, je vous le ferai voir.

—A qui appartient-il ?

—A Mme la comtesse de Kéroual.

—Mariée ou veuve ?

—Veuve depuis bien près de trois ans. Je me rappelle, comme si c'était hier, que j'ai arrêté mes chevaux sur la route, pour laisser traverser le convoi de défunt M. le comte qu'on menait au cimetière.

—Mais alors, dit vivement Léon Randal, elle ne doit plus être jeune, cette comtesse ?

—Eh bien ! c'est là ce qui vous trompe. Je ne pourrais pas dire au juste son âge, mais je la vois quelquefois à la grille de son parc, avec ses grands vêtements noirs, et elle est belle comme une sainte Vierge.

Léon Randal fronça le sourcil. Son charmant visage prit une incroyable expression de dureté, et d'un geste brusque il jeta la cigarette à peine entamée qu'il fumait.

Hâtons nous d'ajouter que cette pantomime expressive passa complètement inaperçue du conducteur.

—Et, reprit le jeune voyageur au bout d'un instant, quel est le village le plus proche ?

—C'est un gros bourg qui s'appelle Rixviller.

—A quelle distance ?

—A une petite lieue et demie. Six jolis kilomètres.

—Il doit y avoir une auberge, à Rixviller ?

—Ah ! fièvre oui, il y en a une, et elle est assez connue, encore ! C'est la renommée du pays ! l'auberge du CHEVREUIL D'ARGENT, tenue par la veuve Monique Clerget ! Et comme elle cuisine, la digne femme ! On vient de bien loin chez elle (de plus de quatre lieues, je vous assure), tout exprès pour manger de sa *meurette*<sup>1</sup> de carpes et de perches, et de sa friture

<sup>1</sup> *Meurette*, nom franc-comtois de la matelote.

de petites truites. Sans compter qu'elle a dans sa cave un certain petit vin de Moselle...

Et le conducteur, désespérant sans doute de célébrer dignement les mérites du certain petit vin de Moselle, leva béatement ses gros yeux vers le ciel et fit claquer sa langue à plusieurs reprises.

—De l'endroit où nous sommes, reprit Léon Randal, le château de Rochetaille se trouve-t-il avant ou après le village de Rixviller ?

—Il est de notre côté, et nous le verrons au passage, une petite heure avant d'arriver au village.

—N'oubliez pas de me prévenir quand nous en approcherons.

—Je vous le promets, mais nous avons encore un fier ruban de queue à dévider d'ici là. Nous ne serons pas à Rochetaille avant quatre heures du soir. Vous avez peut-être l'intention de vous arrêter au château ?

—Non, mais je quitterai la voiture à Rixviller,

—Et vous descendrez au *Chevreuil-d'Argent* ?

—Oui, puisque c'est la meilleure auberge.

—La meilleure et la seule. Ah ! vous y serez joliment traité, d'autant que je vais vous recommander personnellement à Monique Clerget, et ce n'est pas d'hier que je la connais, la brave femme. Voilà plus de quinze ans qu'elle me verse mon petit verre, trois fois par semaine.

Un sourire moqueur vint aux lèvres de Léon Randal, tandis qu'il répondait, avec l'apparence de la plus complète bonne foi :

—Recommandé par vous, je puis être tranquille !

Et le jeune Parisien, pour qui la conversation de son compagnon devenait fatigante, maintenant qu'il avait appris ce qu'il voulait savoir, s'accota de son mieux contre la capote de gros cuir qu'un long usage avait rendu luisant, ferma les yeux, fit semblant de dormir d'abord, et, bercé par le bruit monotone des grelots et par les balancements de la voiture, finit par s'en dormir réellement.

Vers quatre heures de l'après-midi, une main qui posait sur son bras le réveilla brusquement, et le conducteur lui dit avec un rire énorme :

—Si vous voulez voir le château de Rochetaille, il n'est que temps d'ouvrir les yeux, mon jeune monsieur, car nous y voici.

—A droite ou à gauche ?

—De votre côté.

Léon Randal se pencha vivement, de manière à ce que tout le haut de son corps se trouvât en dehors de la capote, et il vit la grille massive derrière laquelle s'étendait l'avenue conduisant au château.

Il lui sembla même entrevoir vaguement, sous une voûte épaisse de verdure, les plis d'une étoffe sombre, et la blancheur d'un visage de femme, mais la voiture passa si vite que le temps lui manqua pour acquérir une certitude à cet égard. D'ailleurs, la distance trop grande ne lui aurait point permis de distinguer les traits de cette femme, si véritablement ce qu'il avait cru voir existait.

Il se laissa retomber à sa place et ne prononça plus une parole jusqu'au moment où la diligence s'engagea, au galop de ses trois chevaux, dans la rue en pente de Rixviller, et s'arrêta devant l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.

—Oh ! eh ! dame Monique, cria le conducteur à l'aubergiste, notre ancienne connaissance, que le bruit des grelots et les cliquements du fouet avaient attirée devant sa porte, c'est deux petits verres de votre plus vieux cognac que vous allez me verser aujourd'hui, car je vous amène un voyageur.

—Un voyageur ? répéta Monique Clerget. Et d'où vient-il, ce voyageur ?

—De Paris, rien que ça. Il étudie pour être avocat, et veut manger de vos fritures.

Puis le conducteur jovial ajouta, en baissant la voix et en passant un de ses bras autour de la taille carrée de la veuve :

—Et prenez garde à votre cœur, dame Monique, c'est moi qui vous le dis ! Il pourrait bien vous l'enflammer, ce voyageur-là, car il est bigrement joli garçon, et il a des yeux à la perdition des âmes !

—Pas de danger, père Bastien ! répondit l'aubergiste en riant, à mon âge on ne craint plus rien ! on est assurée contre l'incendie !

Tandis que s'échangeaient ces paroles, Léon Randal, à son tour, descendait de la banquette, la cigarette aux lèvres et le lorgnon dans l'œil.

#### XVIII.—*Léon Randal.*

—Eh ! eh ! murmura Monique Clerget en voyant le jeune voyageur s'avancer vers elle, il s'y connaît, le père Bastien ! Pour un joli garçon, voilà un joli garçon ! Seulement, je le trouve un peu trop mignon.

—Ma bonne dame, demanda Léon Randal à la veuve, c'est vous, je suppose, qui êtes l'aubergiste de céans ?

—Pour vous servir mon jeune monsieur, répondit Monique avec une belle révérence.

—Pouvez-vous me loger ?

—Toutes les chambres du *Chevreuil-d'Argent* sont à votre disposition.

—Une me suffira.—Pourvu qu'elle soit propre, c'est tout ce qu'il me faut.

—Je vais vous donner la chambre bleue, au premier sur la rue. C'est la plus reluisante.

—Va pour la chambre bleue ! Je passerai probablement quelques jours ici, peut-être même quelques semaines ; je prendrai mes repas chez vous et je vous prévient que j'aime à bien vivre.

—Soyez paisible, mon jeune monsieur ; vous n'aurez jamais mangé de meilleure cuisine que la mienne.

—A merveille. Faites-moi conduire à ma chambre et songez à mon dîner ; je meurs de faim. Dans combien de temps pourrais-je me mettre à table ?

—Mangerez-vous seul ? demanda Monique Clerget au lieu de répondre à la dernière question de Léon Randal.

—Est-ce que vous avez une table d'hôte ?

—Non ; mais j'ai un pensionnaire, le docteur Louis Perrin, le médecin du pays. C'est un monsieur très-aimable ; il a étudié à Paris comme vous, et je vous certifie qu'il se connaît en petits plats, celui-là. Si vous voulez je vous ferez manger avec lui ; ça vous distraira toujours un peu. Quand on est tout seul, on s'ennuie.

—Est-ce que votre docteur Louis Perrin, ce monsieur très-



aimable qui a étudié à Paris, possède une clientèle considérable dans les environs ?

—Ne m'en parlez pas, c'est tout au plus s'il peut y suffire. Autant de malades, autant de pratiques ; on vient le chercher de plus de six lieues. Il a été obligé d'acheter un second bidet pour faire ses tournées.

—Et ce docteur si occupé est-il le médecin du château de Rochetaille ?

—Certainement. Mme la comtesse l'a fait encore appeler pas plus tard qu'il y a deux jours, pour mami'zelle Marthe qui a un gros rhume.

—Allons, répliqua Léon Randal, je vois que, décidément, votre docteur est un homme de mérite, et je prendrai volontiers mes repas avec lui, si toutefois il veut bien le permettre.

—Lui. Il ne demandera pas mieux, j'en réponds ; il aime assez causer et je parie que la fine bouteille de vin de Moselle lui semblera meilleure en votre compagnie.

—Dans ce cas, c'est convenu.

—Vous dinerez à six heures précises.

Monique Clerget appela Marie Jeanne, elle lui donna l'ordre de conduire le voyageur à la chambre bleue, et elle courut à ses fourneaux ; car, devant satisfaire deux connaisseurs au lieu d'un seul, elle éprouvait le désir légitime de se surpasser.

Le père Bastien, conducteur de la Vosgienne, était reparti depuis longtemps avec sa voiture, après avoir absorbé ses deux petits verres.

A six heures précises, l'aubergiste frappait à la porte de Léon Randal, qui vint lui ouvrir.

—Mon jeune monsieur, lui dit-elle, si vous voulez descendre, votre dîner est servi.

—Est-ce que le docteur Perrin est arrivé ?

—Non ; mais ne songez pas à l'attendre. Vous comprenez qu'il y a des jours où les malades le retiennent plus longtemps qu'il ne faudrait, le cher homme ; il ne rentre quelquefois qu'à onze heures du soir.

—Léon Randal descendit et fit largement honneur au dîner ! puis, quand le dessert fut servi et que Monique Clerget se présenta pour quêter un tribut de compliments, il le lui octroya sans marchander, et il ajouta :

—Vous avez raison tantôt, ma digne hôtesse ; il est fort triste de manger de si bonnes choses sans prononcer une parole. J'ai comme une indigestion de silence. Donc, si vous n'avez rien de mieux à faire, tenez-moi compagnie pendant quelques instants, et taillons une bavette.

Tailler une bavette !

Monique Clerget ne demandait pas mieux. (Nos lecteurs connaissent son faible.) Elle s'assit donc sans se faire prier et elle entama l'entretien en ces termes :

—Mais comment que ça se fait, sans vous commander, mon cher jeune monsieur, que, venant de Paris, où vous étudier pour être juge, vous vous soyez arrêté dans notre pays et vous soyez descendu tout justement dans mon auberge ? car, enfin vous me faite l'effet de connaître, par ici, âme qui vive.

—Voilà ce qui vous trompe, ma digne hôtesse, interrompit Léon Randal en riant. J'ai, dans les environs, un ami très-intime.

—Ah bah ? s'écria l'aubergiste ; et peut-on, sans indiscrétion, vous demander comment il se nomme, votre intime ?

—Parfaitement ? D'autant plus que vous le connaissez sans doute, au moins de nom.

—Jurez-en hardiment, allez. Je connais tout un chacun à plus de six lieues à la ronde. Eh bien ! votre ami..

—Il s'appelle le baron de Strény.

—Le baron de Strény, répéta Monique Clerget ; je crois bien, que je le connais ! quel bel homme ! Ah ! on le voit assez souvent passer par ici, à cheval ou bien en calèche, avec Mme la comtesse.

Léon Randal fronça le sourcil, ses narines se dilatèrent, un double éclair jaillit de ses grands yeux sous le réseau de ses longs cils.

Monique Clerget n'accorda pas la moindre attention à ces symptômes orageux, et continua :

—Mais, j'y pense, puisque vous êtes l'intime de M. le baron, comment ça se fait-il donc que vous soyez venu jusqu'ici au lieu de descendre de la Vosgienne au château de Rochetaille, puisqu'il y demeure ?

—Cela vous étonne ? demanda en souriant le jeune homme redevenu parfaitement calme.

—Dame !

—C'est cependant la chose du monde la plus simple. N'ayant pas l'honneur d'être connu de Mme la comtesse, je ne pouvais me permettre de me présenter chez elle.

—Pourquoi donc ça ?

—Je viens de vous le dire. Mme de Kéroual ne me connaît pas.

—Qu'est-ce que ça fait ? Vous êtes l'intime de M. le baron qui est son intime, et vous savez le proverbe : " Les amis de nos amis sont nos amis."

—Le proverbe n'est pas toujours vrai.

—Enfin, ça vous regarde. Mais alors vous ne verrez pas M. le baron, si vous ne voulez pas aller au château ?

—Ce n'est point une raison. Rien n'empêchera M. le baron de venir ici.

—Suit-il que vous êtes dans mon auberge ?

—Pas encore ; mais il le saura demain.

—En voilà une surprise pour lui. Va-t-il être content !

(La suite au prochain numéro.)

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.